Politiques de l'éclectisme en situation de crise

Damiron promoteur d'une école philosophique

Félix Barancy

ENS de Lyon
IHRIM (UMR 5317)

Résumé : Si l'éclectisme philosophique en France est beaucoup abordé dans sa dimension politique, l'étude des textes eux-mêmes comme actions politiques a été relativement laissée de côté. Cette contribution développe l'analyse de l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle* de Jean-Philibert Damiron (1794-1862), publié pour la première fois en 1828 puis maintes fois réédité, et cherche à montrer de quelle manière chacune de ses éditions vient répondre à un impératif dicté par la situation politique. Deux stratégies différentes pourront alors être mises au jour : celle de provoquer la naissance de l'éclectisme comme école, et celle de renforcer, ensuite, une légitimité acquise. Ces stratégies correspondent ainsi à deux combats distincts : un combat contre l'institution afin de bénéficier d'une audience malgré une situation fortement défavorable, et un combat contre des adversaires philosophiques afin de construire une hégémonie intellectuelle.

Mots-clés : légitimité institutionnelle, politique en XIX^{e} siècle, évolution des textes

Abstract : French eclecticism is frequently studied from a political perspective. However, the analysis of philosophical texts as themselves political actions has been relatively neglected. The aim of this contribution is to show that each edition of Jean-Philibert Damiron's *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle* (first published in 1828 and republished many times) is a response to the evolution of a political situation. Two strategies will be set out : that which sees the birth of eclecticism as a school and then that which strengthens institutional legitimacy. These correspond to two distinct struggles : on the one hand, against the institution in a unfavourable political situation and, on the other hand, against philosophical opponents in a situation of institutional legitimacy.

Dans les études sur l'éclectisme philosophique en France au XIX^{e} siècle, et plus particulièrement depuis l'ouvrage fondateur de P. Vermeren, il est admis que la politique est un axe d'analyse privilégié pour comprendre le développement de ce mouvement. Toutefois, ces lectures politiques de l'éclectisme se limitent le plus souvent, semble-t-il, à considérer la politique du point de vue des institutions et plus largement comme un

champ dans lequel s'affrontent des acteurs philosophiques. De ce fait, elles laissent de côté une analyse des textes pour eux-mêmes qui viserait à montrer qu'à leur niveau se jouent de telles dynamiques, qu'une œuvre de philosophie peut être, déjà, une prise de position politique. L'objectif de ce chapitre sera justement de faire émerger cette dimension au travers de l'étude d'un texte se situant dans un débat philosophico-politique. Il s'agit de l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIX^e siècle* de Jean-Philibert Damiron (1794-1862), ami d'enfance puis disciple de Victor Cousin dont il suivit les cours à l'École Normale. Comme beaucoup à l'époque, ce livre connut de multiples réécritures au fil des années et en fonction de la situation politique dans laquelle il prenait place. En effet, comme le titre l'indique, nous n'avons pas affaire là à un ouvrage animé par une volonté seulement pédagogique mais à un *essai*, c'est-à-dire à une prise de position. Pour envisager une « politique de l'éclectisme », nos analyses porteront donc dans ce chapitre sur la situation vis-à-vis de laquelle Damiron, dans son ouvrage, se positionne ainsi que ses évolutions ; et c'est même en comprenant la variation de cette situation que l'on pourra saisir la position spécifique de Damiron. Car si ce texte doit être interprété comme relevant du domaine de l'*action* — ce qu'il reste encore à démontrer — il faut s'interroger sur ce qui constitue les conditions de possibilité de toute action : d'une part les contraintes auxquelles doivent faire face les agents, d'autre part les ressources dont, ils disposent pour cette action, c'est-à-dire précisément ce que K. Popper analyse sous le terme de « situation » [1].

Afin d'identifier au mieux le sens politique de l'*Essai* et son statut d'action, nous distinguerons dans l'histoire de la publication de ce texte deux moments : celui de la première édition, en avril 1828, puis celui des réécritures (jusqu'à la sixième édition, en 1835) — en effet, comme nous le verrons, la publication du volume a modifié la situation vis-à-vis de laquelle il se plaçait. Là où en avril 1828 il s'agit de faire naître une école philosophique, les rééditions s'attachent davantage, sur le fond d'une légitimité institutionnelle progressivement acquise, à asseoir la suprématie de cette école sur les autres. Le rapport de force est alors tout à fait différent.

1 Revendiquer une victoire philosophique

Même si la première édition de l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle* date d'avril 1828, on peut trouver des traces du texte au moins depuis 1825. C'est en effet à cette époque que Damiron commence à publier, par fragments, ses réflexions sur « l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle », dans le principal journal d'opposition de l'époque, *Le Globe*, dont il était par ailleurs l'un des principaux rédacteurs avec Théodore Jouffroy et Paul Dubois. La manière dont il fixe le programme de la série d'articles est d'ailleurs révélatrice de la dimension politique qu'il compte donner à son travail :

> La même loi qui nous a conduits de la révolution à l'empire, de l'empire à la restauration, nous a conduits en même temps de l'idéologie à la modification puis à l'abandon de l'idéologie, et enfin à la formation

1. Voir *The Poverty of Historicism*, Londres, Routledge and K. Paul, 1957 ; tr. fr. H. Rousseau et R. Bouveresse-Quilliot, *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1988 et surtout Th. Adorno et K. Popper, *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1979.

> d'une philosophie nouvelle [*sc.* l'éclectisme] et au rétablissement de la philosophie théocratique, toutes deux aujourd'hui en présence, mais de telle manière que tôt ou tard l'une triomphera de l'autre sans retour. [2]

Le mouvement décrit, où à une restauration politique correspond une restauration philosophique, ainsi que le lieu d'édition de l'article (un journal fortement marqué par les idées libérales) nous permettent de comprendre d'emblée la démarche dans laquelle Damiron se place, et où la philosophie est bien corollaire de la politique — et réciproquement, promouvoir une philosophie nouvelle apparaît bien comme un acte de résistance politique. Que cette action politique prenne la forme d'une *histoire de la philosophie* n'a de ce fait rien d'étonnant ; ce que ce titre vise ne doit pas être compris comme une simple histoire « partisane » ou non-objective. Bien plutôt, la référence à une loi gouvernant l'évolution doit nous inciter à l'envisager comme orientée dans une certaine direction, déterminée. On peut donc s'opposer à la marche de l'histoire ou au contraire l'épouser, la favoriser. Dans cette mesure, écrire un essai sur l'histoire de la philosophie, ce n'est pas seulement retranscrire le passé mais prescrire l'avenir, comme le formulera explicitement une note de la seconde édition de l'*Essai* : « Il convenait à notre but de tracer un aperçu de la direction que *doit* suivre la science qui nous occupe, pour montrer ainsi la transition de ce qu'elle a été à ce qu'elle *doit* être, de son passé à son avenir. » [3] L'histoire dont il est question n'est donc pas tant un objet à étudier qu'un instrument au service d'une cause. De la même manière, la publication de l'ouvrage ne répond pas premièrement à un impératif pédagogique mais à une logique de combat, dans laquelle il ne faut pas simplement affirmer l'existence de son école mais la faire « triompher » des autres.

C'est d'ailleurs bien ainsi que ses contemporains l'ont reçu, puisque son ami Paul Dubois, dans la recension du livre écrite pour *Le Globe*, évoque un véritable « combat » entre des « doctrines rivales » [4]. On peut cependant s'interroger sur les raisons et l'enjeu de ce combat, et en particulier sur ce qui rendait celui-ci si âpre en ce début de siècle — ou, plus exactement, sur les raisons et l'enjeu de la publication de cet ouvrage très particulier dont la fonction n'est pas de prendre part à ce dernier en produisant des arguments et une doctrine qui s'opposent à celle de ses adversaires. Il s'agit en effet d'y montrer non seulement les preuves mais les raisons philosophiques de la victoire de l'éclectisme sur « l'école théologique » et « l'école sensualiste ». En d'autres termes, Damiron ne fait pas simplement que revendiquer, preuves contemporaines à l'appui, une victoire dans un combat mais, par le récit de celui-ci, entend démontrer pourquoi c'est ce parti, le sien, qui a vaincu.

Or, la date de 1828 n'a à cet égard rien d'un hasard, étant donnée la pression que faisait subir la situation politique sur Cousin et les disciples et amis qu'il avait réunis autour de lui. L'accession du comte d'Artois au trône, devenu Charles X, permet à Joseph de Villèle, Président du Conseil, de mener en toute liberté une politique fortement réactionnaire et conservatrice, notamment en ce qui concerne l'enseignement public, qui avait commencé par le licenciement de professeurs jugés trop libéraux puis

2. *Le Globe, journal littéraire paraissant les mardi, jeudi et samedi*, t. I, n° 94, 14 avril 1825, p. 471.
3. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, seconde édition revue et augmentée, Paris-Leipzig, Schubart et Heideloff-Ponthieu, 1828, t. II, p. 281-282, souligné par nous.
4. *Le Globe*, t. VI, n° 49, 12 avril 1828, p. 333.

par la fermeture de l'École normale en 1822. Cousin, dont les cours jouissaient d'une très grande visibilité à l'époque, est ainsi écarté de sa chaire d'enseignement. C'est un coup dur pour le spiritualisme, qui perd son ténor. On peut penser que c'est à cette occasion que ce dernier suggère à son ami, qui n'a encore rien publié, de réfléchir à une *Histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle* — n'oublions pas que Damiron lui-même décrira Cousin comme un homme très stratégique voire manipulateur, indiquant à ses disciples ce qu'ils devaient étudier et les plaçant à des postes-clés dans l'Université [5]. Cette hypothèse est soutenue par un élément supplémentaire : à l'époque dont nous parlons, Damiron est déjà professeur, et enseigne alors la philosophie au prestigieux Collège Royal de Bourbon, l'actuel lycée Condorcet, où il joue un rôle d'importance dans la diffusion du spiritualisme. Or, à la fin de l'année 1827, Damiron fut convoqué par le directeur de l'Instruction publique, également vice-président du Conseil Royal de l'Instruction publique — donc dépendant direct du ministère nouvellement créé —, un certain Joseph Gaspard Dieudonné Charpit de Courville, qui le mit en demeure de donner sa démission et de quitter toute fonction au sein du système éducatif. Ses biographes et amis attestent de raisons politiques, puisque Damiron était l'un des membres fondateurs d'un journal d'opposition au gouvernement reconnu (*Le Globe*), et le ministre Frayssinous craignait ses idées libérales [6]. Après l'éviction de Cousin, cette démarche est donc révélatrice d'une politique de contrôle de l'instruction publique et d'épuration dans le domaine des idées.

Le spiritualisme est alors privé, à la veille de la publication de l'*Essai*, de ceux qui en étaient les principaux promoteurs dans l'enseignement public par décision politique. Ce qui signifie non seulement que leur voix est réduite, mais encore que les autres traditions, et en particulier les partisans de ce que Damiron appelle « l'école théologique », sont largement favorisés et bénéficient d'une plus large audience auprès du public jeune des écoles et universités. C'est donc à ce double titre que les philosophes spiritualistes devaient chercher à retrouver de la visibilité et de la légitimité, ayant perdu le soutien de l'institution. C'est en réaction à ces évènements que, selon nous, Damiron hâta la publication du livre sur lequel il travaillait depuis déjà plusieurs années — une réédition, augmentée de beaucoup, paraîtra en effet quelques mois plus tard, en novembre de la même année. Paul Dubois, dans le compte rendu qu'il en donne pour *Le Globe*, établit une corrélation directe entre le limogeage et la publication du livre qu'il décrit comme « une belle revendication de justice » et à propos duquel il insiste sur son caractère « accessible à tous les esprits, même les moins familiers avec ces études » [7] : la dimension pédagogique de l'ouvrage viendrait ainsi pallier cette disparition des professeurs spiritualistes. L'*Essai* prend donc directement position par rapport à la situation de crise dans laquelle est plongé le spiritualisme

5. C'est par exemple le cas dans ses *Souvenirs de vingt ans d'enseignement*, dans lesquels il évoque une stratégie à long terme de sa part. « C'était un jeune homme », écrit-il, « qui parlait à de jeunes hommes ; mais ce jeune homme avait sa vocation, et il en voulait une à ses amis ; il la voulait, il l'obtint de plusieurs d'entre eux. Il en fit des disciples destinés à être un jour des maîtres et il eut une école. » (*Souvenirs de vingt ans d'enseignements à la Faculté des lettres de Paris ou discours sur diverses matières de morale et de théodicée*, Paris, Durand, 1859, préface, p. xli)

6. Voir A. Lair, « Damiron intime », dans *Séances et travaux de l'académie des sciences morales et politiques*, Paris, Félix Alcan, t. 170, 1908, p. 418 et P. Dubois « Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle par M. Ph. Damiron [recension] », *Le Globe*, t. VI n° 49, 12 avril 1828, p. 333.

7. *Le Globe*, t. VI, n° 49, 12 avril 1828, p. 333.

dans son ensemble, privé de toute visibilité et poids institutionnel. En le publiant, il s'agit de répondre à un impératif stratégique précis, celui de défendre son école à un moment et sur un terrain où les adversaires sont en passe de prendre le dessus.

Toutefois, cette reconstitution de la stratégie globale dans laquelle prend place la publication de l'*Essai*, en tant que nous l'avons appuyée sur les hypothèses interprétatives d'acteurs de l'époque (Dubois, Damiron) nous semble incomplète voire nous fait manquer l'essentiel, en n'établissant pas de distance critique suffisante entre nous-mêmes et les « intentions » professées par le texte. Nous avons en effet considéré qu'il existe une « école éclectique » que l'on peut certes défendre ou combattre, mais qui est bien à envisager sur le même plan que les autres — et le livre, malgré la disproportion assumée en termes de volume entre les différentes parties, distingue bien, comme telles, trois « écoles » en France. Or, à nouveau, en 1828, on peut douter au moins pour l'éclectisme qu'il en allait ainsi. Damiron l'avoue même plus qu'à demi-mots :

> Pour être de la même école, tous les *éclectiques* dont nous parlerons ne doivent pas être considérés comme disciples du même maître, et philosophes de même lignée. Il n'en est au contraire que quelques-uns qui aient entre eux ce rapport et cette filiation d'idées, *nécessaires pour constituer une véritable école*, une famille de penseurs. [8]

L'éclectisme n'est donc pas une « véritable école ». Et pourtant, la table des matières indique bien « école éclectique ». Derrière cette ambiguïté, une ambition facilement compréhensible : celle de faire naître, véritablement, cette école. En ce sens, le discours de l'*Essai* n'est pas seulement prescriptif, il est aussi performatif : il donne à l'école éclectique, en même temps qu'il en parle, une certaine réalité, allant même jusqu'à annexer au mouvement des auteurs qui ne s'en réclament pas du tout et qui « ignorent ou [...] soupçonnent à peine » leur spiritualisme [9].

> Ce[t] éclectisme est, au fond, celui que l'on reconnaît dans les diverses philosophies dont l'examen va suivre. Cependant chez toutes il ne se montre pas exprès et avoué ; chez la plupart même ce n'est que de fait qu'il existe : il faut donc bien remarquer que, parmi les auteurs que nous appelons *éclectiques*, tous n'ont pas pris le nom que nous croyons devoir leur donner ; mais tous le méritent, du moins dans notre point de vue. [10]

Difficile de ne pas voir dans cette démarche celle de celui qui, se préparant avant une épreuve, rassemble ses soutiens. Et malgré son aspect dissolu, cette école semble bien, à l'instar des deux autres, disposer d'un maître, en la personne de Cousin — tout

8. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.* 1e édition, p. 196. Nous soulignons.

9. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.* 2e édition, t. II, p. 2. C'est le cas, par exemple, de Julien-Joseph Virey, à qui est consacré un plein chapitre, et qui ne semble pas avoir revendiqué une telle étiquette, ou en tout cas à l'époque de la publication de l'*Essai*. On peut également citer l'exemple intéressant de La Romiguière, classé parmi les sensualistes dans la première édition de l'*Essai* puis aux côtés de Cousin et Jouffroy à partir de la seconde. Il est d'ailleurs à noter que lorsque Damiron détaille les raisons de ce changement, il ne fait pas mention de l'éclectisme (au sens d'une école) mais seulement des éclectiques (comme un ensemble de personnes partageant une même méthode).

10. *ibid.* p. 195-196.

en évitant l'écueil de conférer à cette figure de chef une connotation dogmatique : « Il faisait école sans lier ses disciples » et « après leur avoir donné l'impulsion et la direction, il les laissait aller » [11].

C'est donc dans deux dimensions que l'on doit considérer qu'il y a dans l'*Essai* un usage *politique* de l'histoire : quant au récit proprement dit et quant aux objets et au statut qui leur est conféré. Tous deux méritent d'être considérés avec une certaine distance critique, seule à même de nous faire apprécier pleinement ce qui semble être le véritable but du livre : faire naître l'éclectisme comme école, et affirmer sa victoire sur les deux autres courants de l'époque, pourtant dominants institutionnellement.

2 Annoncer une école philosophique

Si l'enjeu est de fixer pour le futur une histoire dont le rédacteur est également et par là même un des protagonistes, nous ne devons pas perdre de vue les réticences du contexte, précisément, à se laisser fixer ; même si l'aspect extérieur de l'ouvrage ne présage pas de sa dimension polémique, aucun de ses adversaires ne s'y est trompé, et nombreux sont ceux qui ont ressenti le besoin d'y répondre. Et quand ils n'y répondaient pas, c'était pour se concentrer sur des publications de plus large envergure dont l'enjeu pouvait consister à affronter la position spiritualiste dans ses fondements. Damiron tint compte de tout cet arrière-plan discursif, non tant pour y répondre que pour l'intégrer, se corriger, augmenter le texte de justifications et de précisions.

Pas moins de six éditions de ce texte virent ainsi le jour, dont pas une seule n'est tout à fait exempte de modifications, et auxquelles on pourrait même ajouter les ébauches parues dans *Le Globe* entre avril 1825 et juin 1827. En excluant ces dernières, qui n'ont pas exactement le même statut du point de vue éditorial et du but recherché (ainsi que, cela va de soi, de la réception), seulement sept années séparent ces six éditions, puisque deux parurent en 1828 (avril et novembre), une en 1829, une en 1832, une en 1834 et une en 1835. Au-delà des rectifications d'ordre purement formel, typographiques, orthographiques, esthétiques, la plupart concernent directement les théories discutées et les personnes qui les ont formulées. Toutefois, la masse de ces corrections n'est pas également répartie entre les éditions, et deux en concentrent la majeure partie : celle de novembre 1828, qui ajoute notamment un avant-propos, un « Aperçu général sur l'état de la philosophie en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours », des articles sur Lancelin, Broussais, Ballanche, et Saint-Martin ; celle de 1834, qui donne un troisième avant-propos et un supplément d'une centaine de pages sobrement intitulé « Retour sur quelques auteurs déjà examinés ; revue de quelques auteurs non encore examinés dans les précédentes éditions ». De la première à la dernière édition, on passe d'un seul in-8° de quatre cent cinquante pages à deux volumes de taille identique (20 cm) mais qui cumulent à eux deux plus de huit cent pages.

Dans ce livre où l'auteur ne fait que juger positivement ou négativement ce dont il est question, ces modifications faites au fil des ans peuvent être considérées comme des témoignages, au jour le jour, de l'évolution et de la précision de sa pensée et de son

11. *ibid.* p. 324.

jugement vis-à-vis de ceux dont il parle. Mais il y a plus : nous avons vu que la publication de l'*Essai* prenait place dans la stratégie plus large du combat des philosophes spiritualistes, menés par Cousin, pour la reconnaissance et pour inverser un rapport de forces qui leur était défavorable. De ce fait, toutes ces modifications peuvent également être comprises, non comme révélatrices d'une évolution de la stratégie du groupe, car il n'est certain ni que ces spiritualistes forment un véritable groupe ni qu'ils aient convenu ensemble d'une stratégie, mais comme révélatrices d'une évolution du *combat* à mener, des problématiques et des adversaires nouveaux. Qu'en est-il ?

Pour répondre à cette question, nous procéderons en dressant une typologie des modifications subies par le texte. Bien que les deux questions soient liées, nous commencerons par distinguer les évolutions qui concernent les adversaires de celles qui portent sur l'éclectisme lui-même. Nous avons en effet montré, dans la première partie de cette étude, que l'histoire de l'éclectisme est liée, en tout cas à l'époque dont nous parlons, à l'histoire de ses adversaires. Concernant ces adversaires, une remarque est à faire au préalable : de manière générale, les modifications qui sont faites sont avouées, du moins particulièrement lorsqu'elles vont dans le sens d'une contextualisation ou, si l'on veut, d'une « mise à jour » du texte. Il n'est ainsi pas rare qu'en note Damiron précise que si tel développement « pouvait convenir en 1828, il est déplacé en 1834 » [12]. Cette dimension ne nous arrêtera pas davantage, en ce que son commentaire nous renseigne moins sur l'éclectisme que sur la volonté pédagogique et actualisante de l'auteur. Un phénomène mérite quant à lui toute notre attention : les articles ajoutés avec la seconde édition sur quatre philosophes des écoles concurrentes, à savoir ceux sur Lancelin et Broussais pour « l'école sensualiste » et ceux sur Ballanche et Saint-Martin pour « l'école théologique ». Même si l'on peut interpréter ces choix à partir de la pression du contexte et de la nécessité de publier et de répondre, au moins deux de ces articles ne s'y réduisent pas. Tout d'abord, en ce qui concerne Ballanche, il faut remarquer que, si l'article est nouveau, son texte, en revanche, est bien présent dès la première édition, sous la forme d'une (longue) note dans la conclusion, isolée par la suite en chapitre [13]. Si, donc, en termes conceptuels, le contenu est le même, sa réception en est considérablement altérée. Avec son nom dans la table des matières, l'auteur des *Essais de Palyngénésie sociale* gagne une plus grande visibilité en tant qu'adversaire, qui vient probablement répondre à une évolution de son implication dans les débats autour de l'éclectisme, et dont la réédition au cours de l'année 1828 de sa fable philosophique *L'Homme sans nom* semble être une confirmation [14]. Est reconnue, en quelque sorte, sa stature d'adversaire de choix.

12. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, troisième édition, revue, corrigée et augmentée d'un supplément, Paris, Hachette, 1834, t. I, p. 260. Chronologiquement, cette édition de 1834 est en réalité la cinquième, puisque deux éditions avaient paru à Bruxelles en 1829 et 1832. — Des remarques analogues sont faites à propos des articles du second volume, consacré à l'éclectisme. Voir en particulier *ibid.* t. II, p. 136.

13. Comparer *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.* 1e édition, p. 392-402 et *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.* 2e édition, t. I, p. 321-333.

14. *L'Homme sans nom*, seconde édition, Paris, Jules Didot, 1828. Cette nouvelle édition augmente la précédente d'une importante préface (où est notamment discuté le caractère philosophique de l'œuvre) et d'un certain nombre de notes historiques. Voir également la recension dans *Le Globe* du premier tome des *Essais de Palyngénésie sociale*, t. VI, no 64, 4 juin 1828 p. 450-452 (non signée).

Le second article qui nous arrêtera roule sur les mêmes enjeux mais de manière autrement plus importante. Il s'agit de celui sur Broussais, qui contrairement aux autres ajouts de cette édition ne peut pas être interprété comme mineur ou suscité par un unique désir d'exhaustivité ou de précision historique. En effet, son volume, quarante-quatre pages, en fait non seulement l'ajout le plus important de cette édition (les autres font une quinzaine de pages tout au plus) mais surtout le second plus long article de l'ouvrage, après celui sur Cousin (cinquante-et-une pages). Deux questions se posent alors : pourquoi écrire cet article, dont la taille signifie la crucialité de son sujet, et pourquoi ne pas l'avoir écrit sept mois plus tôt ?

La réponse nous est une fois de plus fournie par le contexte : c'est que, de manière générale, la situation de ce que Damiron appelle « l'école sensualiste » n'est pas du tout la même en avril et en novembre 1828. Broussais est responsable de ce changement ; c'est lui qui tire le sensualisme du « repos » [15] où il était alors, en publiant en mai 1828 un ouvrage qui aura un fort retentissement : le célèbre traité *De l'Irritation et de la folie* [16]. De plus, il est absolument clair que cet article est bien une réaction à cette publication puisqu'en réalité il fut d'abord publié dans *Le Globe*, comme compte rendus du livre de Broussais [17]. Il devient urgent de répondre et de justifier sa propre position philosophique ; une des particularités de ce livre, comme le souligne une lettre envoyée à la rédaction du *Globe* et publiée dans le même journal le 28 novembre [18], est en effet de revendiquer une hégémonie absolue en matière philosophique : « Il n'appartient qu'aux médecins physiologistes de déterminer ce qu'il y a d'appréciable dans la causalité des phénomènes intellectuels » [19], « la physiologie et la médecine ont le droit exclusif de dicter des lois à l'idéologie. » [20] Non seulement « l'école sensualiste » a-t-elle donc trouvé en Broussais un nouveau chef mais encore celui-ci est-il très puissant et dispose d'une très grande visibilité.

On voit donc bien par ces deux exemples à quel point la prise en compte, plus que d'un contexte, d'un véritable ancrage polémique des textes est importante pour comprendre l'histoire de l'éclectisme, qui s'est constitué avant tout, au début du siècle, par opposition à un ensemble d'adversaires et de doctrines. Mais en réalité on peut pousser l'analyse encore plus loin, en tenant d'abord compte de ce que nous avons dit plus haut, à savoir que l'enjeu de l'*Essai* de Damiron est au moins autant de créer un éclectisme unifié en école que de défendre celle-ci. Or cette donnée ne fut pas sans incidence sur la rédaction même du livre, dans lequel peuvent également se lire, au gré de ses réécritures et rééditions, un certain nombre de tensions et de désaccords. La dimension la plus évidente de ces rapports peut être approchée *via* les ajouts remarquables aux articles. C'est ainsi que Massias juge que sa pensée n'a

15. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.* 2e édition, t. I, p. 162.

16. *De l'Irritation et de la folie, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur la base de la médecine physiologique*, Paris, Delaunay, 1828. Damiron évoque, au début de l'article, « l'impression qu'il a produite, le bruit et l'éclat qu'il a eus » (*ibid.* p. 162).

17. *Le Globe*, t. VI, n° 74, 9 juillet 1828, p. 533-536 ; n° 83, 9 août 1828, p. 606-608 ; n° 109, 8 novembre 1828, p. 812-815.

18. *Le Globe*, t. VI, n° 114, 28 novembre 1828, p. 851-854.

19. *De l'Irritation et de la folie*, *op. cit.* préface, p. xxvi.

20. *ibid.* p. xiii.

pas été bien représentée et rédige une lettre publique pour corriger Damiron [21]. Effet de cette lettre : l'article est augmenté de quatre pages dans l'édition de novembre 1828, consistant surtout en citations que l'auteur reprend à sa lettre, afin de corriger par le texte même de Massias ce qu'il avait écrit auparavant. Il est important de noter ce procédé, et de remarquer qu'en réalité Damiron ne modifie en rien l'article qu'il avait produit. Malgré les critiques, l'article demeure le même, y compris dans ce que Massias y critiquait. Dans les quelques lignes qui introduisent cette addition, Damiron insiste simplement sur l'idée d'une « justice » qu'il manifesterait par là à son égard [22]. Peut-être faut-il donc interpréter cette correction tout à fait mineure de son propos comme une simple volonté de compromis, de montrer que l'on tient compte des objections qui lui ont été faites au sein même de l'école qu'il cherche à représenter. N'oublions pas que ce débat se joue sur la scène publique, la même où Damiron défend l'existence d'une « école éclectique » unie et supérieure aux autres. Il ne faut donc pas y montrer trop de désaccords internes.

Une des caractéristiques des évolutions subies par la troisième partie de l'*Essai*, consacrée à l'éclectisme, consiste ainsi à les masquer, dès lors qu'elles signifient un trop grand désaccord au sein de l'école éclectique. En regardant de très près, encore plus que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, la teneur des modifications du texte, on peut en déceler un certain nombre, dont l'une des plus riches concerne Cousin, au tout début de l'article sur Jouffroy. On peut lire, dans l'édition d'avril 1828, la phrase suivante :

> M. Cousin devait faire école ; son âme n'est pas de celles qui ne laissent pas trace dans les intelligences. Tous ceux qui ont suivi avec quelque soin son enseignement peuvent se rendre le témoignage qu'ils en ont gardé quelque impression. [23]

Dans l'édition de 1834, très légère modification, Damiron corrige :

> M. Cousin *devrait* faire école ; son âme n'est pas de celles qui ne laissent pas trace dans les intelligences. Tous ceux qui ont suivi avec quelque soin son enseignement peuvent se rendre le témoignage qu'ils en ont gardé quelque impression. [24]

Et enfin, dernière modification dans l'édition de 1835 :

> M. Cousin devrait faire école ; son âme n'est pas de celles qui ne laissent pas trace dans les intelligences. Tous ceux qui ont *servi* avec quelque soin

21. *Lettre à M. Ph. Damiron, professeur agrégé de philosophie au Collège Royal de Bourbon, sur un article de son* Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle, Paris, Firmin Didot, 1828.

22. « À peine l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au 19^e siècle* était-il publié que nous avons reçu de M. Massias des observations sous forme de lettre, auxquelles il serait injuste de ne pas avoir égard. » *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.* 2^e édition, t. II, p. 60.

23. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.* 1^e édition, p. 364.

24. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.* 3^e édition, t. II, p. 219. Nous soulignons.

> son enseignement peuvent se rendre le témoignage qu'ils en ont gardé quelque impression. [25]

Bien qu'à un niveau de détail extrême, ces modifications restent pleines de sens. Elles traduisent en effet selon nous un mouvement progressif de distanciation vis-à-vis de Cousin, mouvement qui épouse la progressive radicalisation idéologique de celui-ci [26]. De fervent admirateur à ses premières heures, Damiron se montre en 1835 plus circonspect — ce qui explique aussi peut-être qu'il n'y ait pas de modifications dans l'édition de novembre 1828 : sa position n'a pas eu le temps d'évoluer. Si on analyse donc cette double modification, et premièrement le passage de « devait » à « devrait », on peut dire la chose suivante : dans le premier cas on a un imparfait à valeur générale (c'est l'imparfait du récit, de l'histoire terminée) : il était écrit que Cousin devait faire école, que l'école spiritualiste devait se réaliser dans l'Histoire — alors que, dans l'autre, l'injonction est modalisée et laisse la porte ouverte, pour ainsi dire, à une multiplicité d'écoles : on peut envisager qu'il existe des spiritualismes différents de celui de Cousin. Et il n'est à cet égard pas innocent que cette légère évolution apparaisse au début du chapitre portant sur celui qui sera considéré plus tard comme le second chef des spiritualistes, Jouffroy [27]. La seconde modification va elle aussi dans le même sens, portant sur la position de Cousin, qui en 1835 n'apparaît plus tant comme un chef de file que comme l'instigateur d'un mouvement qui le dépasse, comme quelqu'un qui a initié quelque chose que l'on peut reprendre et dont on peut se réclamer tout en se détachant de lui. Dans les deux cas la figure de Cousin est ainsi légèrement dévaluée, mais de telle sorte que l'impact en matière de réception soit négligeable, et qu'il ne faille la comprendre que du point de vue de l'attitude de Damiron lui-même face à son maître.

Mais là encore il faut recourir à une perspective plus large pour comprendre l'enjeu de ces modifications. Nous avons montré dans la première partie de ce chapitre que la publication de l'*Essai* était une réponse stratégique à la situation dans laquelle se trouvait l'éclectisme à l'époque ; de la même manière, la réécriture qui a accompagné les rééditions du texte semble être le reflet de l'évolution de la situation. De fait, la visibilité perdue des philosophes éclectiques dans l'enseignement public est très vite retrouvée, à la faveur de la démission de Joseph de Villèle (janvier 1828) et de la mise en place d'une politique plus libérale par son successeur Martignac, puis de la réintégration de Cousin et Damiron autour de février-mars. Dès lors qu'ils retrouvent la position privilégiée qui était la leur (favorable à la promotion de leur philosophie et de sa diffusion à une large et jeune population), l'enjeu n'est plus de faire reconnaître comme telle une école, puisqu'elle bénéficie d'une institutionnalisation, mais de renforcer et fortifier cette position, ce qui passa comme nous l'avons vu par deux

25. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, cinquième édition, revue, corrigée et augmentée d'un supplément, Bruxelles, Louis Haumann et C^ie^, 1835, t. II, p. 231. Nous soulignons.

26. Sur cette « radicalisation », voir D. Antoine-Mahut, « L'éclectisme de Victor Cousin : une philosophie *française* sans *philosophie* française », in C. Pralong-König (dir.), *The Territories of Philosophy in Modern Historiography, Quaestio*, Brepols, 2019, à paraître. Joseph Ferrari, dans *Les Philosophes salariés* (Paris, Sandré, 1849), parlait de « réaction cousinienne » à partir des années 1830 (voir en particulier le ch. III, « La réaction de l'éclectisme », p. 25-31 et le ch. IX, « M. Cousin historien », p. 91-100).

27. Voir Dubois, *Cousin, Jouffroy, Damiron. Souvenirs*, Paris, Perrin, 1902, *passim*. Damiron est décrit p. 214 comme le « le troisième chef de l'école spiritualiste ».

opérations : la prise en compte des adversaires et de leurs critiques et la construction de l'image d'une philosophie éclectique unifiée.

On comprend alors pourquoi dès la seconde édition (novembre 1828) Damiron attache autant d'importance au fait de donner une définition unique et précise de l'éclectisme — et ce d'autant plus que, malgré l'apparente fixité des catégories mises en place, leur porosité réelle est reconnue par l'auteur lui-même. Il y a alors pour lui une grande difficulté à reconstruire *a posteriori* l'unité de l'école éclectique dont les membres ne seraient, de toute évidence, pas liés « par le rapport positif de certaines doctrines communes » et ne posséderaient même pas tous « le même esprit » [28]. La question qui est posée est ainsi celle de ce qui fait cette unité, de ce qui permet de considérer que des gens comme Laromiguière ou Cousin appartiennent à la même école. Même le terme de spiritualisme, que nous employons parfois comme synonyme d'éclectisme, semble impropre aux yeux de Damiron pour qualifier l'école, puisqu'il renvoie justement à un « contenu positif » que les théologiens ont également en partage [29]. En réalité, ce qui rapproche ces personnalités ne serait rien d'autre qu'une méthode commune, celle d'un « empirisme impartial et raisonné » [30] qui, débarrassé des préjugés relatifs aux deux positions combattues, peut discriminer dans celles-ci les éléments qui ont été correctement analysés et ceux qui ne l'ont pas été, pour en tirer le meilleur. Ceci explique qu'en dépit de ce *geste* commun les résultats — en termes de contenu — n'aient pas été nécessairement les mêmes entre deux philosophes « éclectiques ».

Plus qu'une action singulière, l'étude de l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle* de Damiron nous présente donc la manière même dont tout essai peut avoir une valeur d'action. Le mot est alors à comprendre dans le complexe d'une situation, qui fournit à l'acteur des contraintes et des ressources, avec lesquelles il compose pour élaborer une stratégie. Nous avons ainsi vu qu'entre 1825 et 1828 (c'est-à-dire lorsque s'élabore l'*Essai*) le mouvement spiritualiste est progressivement privé de sa voix et de toute visibilité. La publication du livre vient alors combler ce manque, en faisant de celui-ci une véritable école et en diffusant les doctrines de ses principaux membres à un large public. Forte de ces acquis et de la réintégration de Cousin, Damiron et d'autres au lycée et à l'Université, la seconde édition ne vise pas le même but : il s'agit de consolider cette position.

Cette analyse en termes de situation permet également d'expliquer une autre singularité de cet *Essai*, qui concerne les lieux d'éditions. Sur les six versions, trois ont été publiées à Paris — deux en 1828 chez Ponthieu et une en 1834, signe de l'institutionnalisation de cette philosophie, chez Hachette, « libraire de l'Université » — et trois à Bruxelles : en 1829 chez Polymathique, en 1832 chez Henri Dumont puis en 1835 chez Louis Hauman. Là aussi, donc, nous avons affaire à des rééditions ; toutefois, le texte

28. *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, *op. cit.*, 2e édition, p. 2.

29. Voir *ibid.* p. 1 : « Comment le remplacer [*sc.* le mot « éclectisme »] ? dirons-nous *école spiritualiste* ? Mais les théologiens sont spiritualistes. » — Cela ne signifie pas pour autant que l'éclectisme ne consiste pas en un certain spiritualisme : simplement, cette donnée est seconde dans l'ordre de l'essence de cette école.

30. *ibid.* p. 5.

ne connaît pas ou de manière tout à fait mineure (corrections orthographiques et typographiques) de modifications entre les deux éditions de 1829 et 1832. C'est que la situation n'a, en Belgique, pas changé, et l'action à mener demeure identique : répandre la bonne parole spiritualiste. En effet, malgré la présence de nombreux spiritualistes, aucun n'avait de place à l'Université — il faut attendre pour cela 1832 et la fondation de l'Université Libre de Bruxelles, qui fut ensuite un foyer important de diffusion des idées spiritualistes en Belgique et en Europe, et dont le fondateur, un certain Auguste Baron, était un ami de Damiron, qu'il avait précédé de deux ans à l'École Normale Supérieure, étant de la promotion de 1812 quand Damiron est de celle de 1814. On se trouve alors à un moment charnière de l'histoire du spiritualisme, un moment de fondation qui laisse supposer un fort besoin de textes, notamment chez les médecins qui forment la majorité des professeurs de cette Université Libre. À partir de ce moment-là, Damiron peut envisager, comme à Paris, la possibilité voire la nécessité de renforcer la place et la légitimité de son école. C'est le sens de l'édition de 1835, qui reprend le texte de l'édition (parisienne) de 1834, dont le but est identique.

Là où l'histoire de l'édition de cet *Essai* peut sembler chaotique voire incohérente, la reconstitution de la situation particulière dans laquelle chacune de ses six éditions s'insère permet de comprendre toutes ces « bizarreries ». Chaque changement textuel, chaque réimpression peut, semble-t-il, s'expliquer par un changement, même léger, de situation. Comme *action*, chacune des éditions y trouve un sens différent, bien que prenant place dans une même stratégie, celle de la promotion d'une école philosophique [31].

31. Nous tenons à remercier D. Antoine-Mahut et S. Lézé pour leur précieuse et attentive relecture, sans qui ce chapitre n'aurait pas la forme qu'il a actuellement.